

Extraits

Parmi les interventions de Noam Chomsky, la critique de la politique étrangère américaine est sans doute celle qui a été la plus commentée, y compris dans nos colonnes. Bien d'autres sujets ont néanmoins retenu son attention.

mai 2010

Le monde change

Prenons un phénomène récent dans notre histoire, le mouvement des femmes. Si vous aviez demandé à ma grand-mère si elle était opprimée, elle n'aurait pas compris le sens de la question. Si vous aviez demandé à ma mère, elle savait qu'elle était opprimée, et elle en concevait du ressentiment, mais elle ne pouvait pas contester ouvertement la situation. Elle ne nous aurait pas laissés aller à la cuisine, mon père et moi : ce n'était pas notre rôle. Nous étions censés faire des choses importantes, comme étudier, et tout le travail était pour elle. Maintenant, allez demander à mes filles si elles sont opprimées. Il n'y a aucune discussion là-dessus. Elles vont vous flanquer à la porte, c'est tout. C'est un changement important qui a eu lieu tout récemment, un changement spectaculaire dans la conscience et dans la pratique sociale.

Marchons dans les couloirs du Massachusetts Institute of Technology (MIT). Il y a quarante ans, on n'y aurait vu que des étudiants de sexe masculin, blancs, bien vêtus, pleins de respect pour leurs aînés, etc. Aujourd'hui, la moitié des personnes sont des femmes, un tiers appartiennent aux minorités, les tenues sont décontractées. Ce ne sont pas des changements mineurs. Et ils se sont produits dans toute la société. (...)

Comment le changement a-t-il lieu ? Posez-vous la question : comment a-t-il eu lieu de ma grand-mère à ma mère puis à mes filles ? Pas par l'action bienveillante d'un gouvernant qui a fait voter des lois accordant des droits aux femmes. Ce changement a été en grande partie déclenché par les jeunes mouvements militants de gauche. Prenez le mouvement de résistance à la conscription dans les années 1960. Ceux qui ne voulaient pas partir faisaient un choix très courageux. Ce n'est pas facile, pour un gamin de 18 ans, de prendre le risque de perdre sa carrière prometteuse et peut-être de passer de longues années en prison, ou de fuir le pays et peut-être de ne jamais pouvoir y revenir. Il faut vraiment avoir quelque chose dans le ventre.

Eh bien, il apparaît que les mouvements des jeunes des années 1960, comme la culture en général, étaient sexistes. Peut-être vous souvenez-vous du slogan « Girls don't say no to boys who won't go », « Les filles ne disent pas non aux garçons qui n'y vont pas [au Vietnam] ». On lisait ça sur des affiches à l'époque. Les jeunes femmes engagées dans le mouvement ont vu que quelque chose clochait : les femmes faisaient tout le travail de bureau, etc., pendant que les hommes paradaient en parlant de leur bravoure. Elles ont commencé à regarder ces jeunes hommes comme des oppresseurs. Et ce fut l'une des grandes sources du mouvement féministe moderne, qui s'est vraiment épanoui à cette époque-là.

Il arrive un moment où les gens comprennent la structure de pouvoir et de domination et décident de faire quelque chose. C'est ainsi que se sont produits tous les changements dans l'histoire. Comment cela arrive, je ne sais pas. Mais nous avons tous le pouvoir de le faire.

(La Doctrine des bonnes intentions. Entretiens avec David Barsamian, Fayard, Paris, 2006.)

L'égoïsme ne mène pas la danse

Supposons qu'une personne qui a faim se promène dans la rue en l'absence de policiers et croise un enfant affamé qui tient un morceau de pain. Est-ce que l'instinct naturel sera de voler le pain de l'enfant ? S'il en était ainsi, nous considérerions cette action comme pathologique. Lorsque des dauphins s'échouent sur une plage à la suite d'une marée descendante, des centaines de personnes courent à leur secours et travaillent dans des conditions difficiles pour essayer de les sauver.

Pouvons-nous expliquer cela par l'égoïsme — ou même par des théories plus sophistiquées selon lesquelles la sélection naturelle favorise l'aide aux gens de sa famille et l'altruisme réciproque ? Je pense que ni l'histoire ni l'expérience ne démentent la supposition d'Adam Smith et de David Hume — qui figurent

parmi les héros du chœur contemporain chantant les louanges de l'égoïsme — selon laquelle la sympathie et le souci pour le bien-être des autres sont des traits fondamentaux de la nature humaine.

Croire que l'égoïsme est un instinct humain prédominant est très commode pour les riches et les puissants qui espèrent démanteler les institutions sociales développées sur la base de la sympathie, de la solidarité et de l'aide mutuelle. Les éléments les plus barbares des secteurs riches et puissants (...) sont déterminés à démolir la sécurité sociale, les programmes de santé, les écoles, en fait, toutes les réalisations des luttes populaires qui servent les besoins du public et ne diminuent que très légèrement leurs propres richesses et leur pouvoir. Pour ceux-là, il est très commode d'inventer des théories fantaisistes selon lesquelles l'égoïsme est au centre de la nature humaine, pour montrer qu'il est erroné (ou « mal », pour utiliser la terminologie en vogue) de se soucier de savoir si la veuve infirme de l'autre côté de la ville est nourrie et soignée, ou si l'enfant d'en face a accès à une éducation convenable. Avons-nous des arguments solides qui justifient ces doctrines commodes pour ceux qui les avancent ? Pas que je sache.

Nature humaine et ordre social

Si l'ordre social actuel est le seul qui soit compatible avec la nature humaine, alors comment expliquons-nous qu'il n'ait pas existé pendant la quasi-totalité de l'histoire de l'humanité, et n'ait été imposé que très récemment, en Angleterre et ailleurs, et encore par la contrainte et la force ? (...) Je pense que des gens raisonnables peuvent s'entendre sur le fait que l'inégalité des capacités à résoudre des problèmes de mathématiques, ou à écraser la tête d'autrui d'un seul coup, ne mène à aucune conclusion précise quant à la manière dont il faudrait organiser la société. (...) Il n'y a rien dans l'histoire, dans la science ou dans la logique qui suggère que les formes particulières d'organisation sociale à un moment ou à un autre de l'histoire soient le reflet nécessaire de la nature humaine fondamentale — une telle croyance pourrait s'appliquer aux insectes, mais elle est certainement complètement dépourvue de sens en ce qui concerne les êtres humains.

Militantisme et médias

On n'entreprend pas des actions pour attirer l'attention des médias. Le Forum social mondial (FSM) est à peine remarqué par les médias aux Etats-Unis, et les quelques reportages qui lui sont consacrés frôlent le ridicule. Les cent mille participants aux dernières réunions du FSM n'en tirent pourtant pas la conclusion que leurs efforts sont une perte de temps. Quant aux médias, il vaudrait mieux les laisser passer sous silence ces manifestations plutôt que d'adopter des tactiques qui leur offrent l'occasion de les diffamer et d'occulter leurs objectifs valides. Je suppose également que ce serait là l'objectif des provocations policières si — comme j'en ai été informé — elles ont eu lieu. Mais, cela mis à part, le but des manifestations n'est pas de s'assurer l'attention des médias. Elles font partie d'un processus continu d'éducation, d'organisation, de résistance et de construction d'alternatives. Elles réussissent dans la mesure où elles contribuent à ces objectifs. On peut naturellement s'attendre à de la diffamation, venant de la part d'institutions qui soutiennent les structures existantes de pouvoir de domination.

Anarchisme

L'anarchisme, du moins tel que je le comprends (d'une façon qui est très bien justifiée, je crois, mais c'est une autre question), est une tendance de la pensée et de l'action humaine qui cherche à identifier les structures d'autorité et de domination, à leur demander de se justifier et, dès qu'elles en sont incapables (ce qui arrive fréquemment), à tenter de les dépasser.

Divertissement et désinformation

Je lis attentivement le *New York Times* et d'autres journaux d'élite pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que ce sont eux qui déterminent l'ordre du jour, les autres journaux n'ayant plus qu'à suivre. Ensuite, ils appartiennent à la culture intellectuelle dominante, ce qui m'intéresse particulièrement. Sans aucun doute, l'industrie de l'*infotainment* [information-divertissement] est énorme. Et, ainsi que ses dirigeants ont l'obligance de nous l'expliquer, ils sont voués d'une part à l'établissement du contrôle « *off job/hors travail* », comme contrepartie du contrôle « *on job/au travail* » des systèmes tayloristes conçus pour transformer les travailleurs en robots inconscients et obéissants, et d'autre part au détournement de l'attention du peuple vers « les choses superficielles de la vie telles que la consommation à la mode », et à l'inculcation d'une « philosophie de la futilité » à la population. Il est sans aucun doute important de souligner tout cela, et il existe de bons travaux sur ce sujet, je les ai souvent cités. Je suis content de laisser ce travail à d'autres, qui, je pense, le font très bien, car je n'y connais pas grand-chose, et je n'ai ni l'intérêt ni les ressources nécessaires pour en apprendre davantage, sur la télévision par exemple. En revanche,

l'analyse critique de la culture intellectuelle et de ses médias d'élite qui déterminent l'ordre du jour du débat public est, et ce n'est pas surprenant, une entreprise très peu appréciée au sein des élites intellectuelles et qui, par conséquent, est rarement faite sérieusement. (...) Je pense que les questions sont posées sous une forme injuste à l'égard de la majorité de la population. Je ne connais aucun élément qui puisse indiquer que celle-ci soit plus soumise aux assauts de la propagande que ne l'est l'élite intellectuelle, et j'ai de bonnes raisons de soupçonner que le contraire puisse bien être le cas.

Liberté et démocratie

Je ne suis pas d'accord avec la supposition implicite selon laquelle la « limitation de la liberté politique » contribue à la préservation des moyens de subsistance et de la santé publique à Cuba. Au contraire, je pense qu'elle sert à saper ces réussites, qui sont très impressionnantes, certainement, par rapport aux niveaux des Etats clients des Etats-Unis et de l'Europe. Il faudrait donner des arguments pour démontrer que le fait d'avoir des élections est en quelque sorte en conflit avec les soins de santé et la nourriture, ce que présupposent implicitement ces remarques. Je ne connais aucun argument de cet ordre, et je pense que la liberté politique et le bien-être social s'appuient mutuellement, au lieu d'être contradictoires. (...)

Je ne suis pas non plus d'accord avec l'idée que les élections dans les démocraties occidentales sont « insignifiantes ». L'éventail politique est beaucoup trop étroit et trop limité par les concentrations du pouvoir privé. Et l'attaque néolibérale contre la démocratie — sa cible principale — a imposé des limites encore plus étroites à son fonctionnement, ce qui était son intention. Mais il ne s'ensuit pas que la politique soit devenue un « jeu insignifiant », ni que l'attaque néolibérale contre la démocratie ne puisse pas être repoussée. Dans le passé, la politique électorale a permis d'accomplir des progrès pour le bien-être humain qui sont loin d'être insignifiants, ce que la grande masse de la population comprend très bien. Et il n'y a pas de raison pour que les élections dans les pays occidentaux ne puissent pas atteindre le niveau, disons, du Brésil, qui se trouve dans des conditions beaucoup plus difficiles. Ni de raisons pour lesquelles nous devrions abandonner la liberté et les privilèges obtenus suite à des siècles de lutte seulement parce qu'il y a des obstacles sérieux à leur emploi.

Extraits tirés de Jean Bricmont et Julie Franck (sous la dir. de), « Chomsky », Cahiers de l'Herne, n° 88, Paris, 2007.

Critique postmoderne de la science

En fait, cette idée de « science mâle blanche [*white male science*] » me rappelle — j'en suis désolé — celle de « physique juive ». C'est peut-être encore une incapacité personnelle, mais, lorsque je lis un article scientifique, je ne sais pas dire si son auteur est un mâle et s'il est blanc. Il en va de même au cours des discussions de travail, dans un amphithéâtre, un bureau ou n'importe où. Et je doute vraiment que les étudiants, collègues et amis non blancs ou non mâles avec lesquels je travaille soient très impressionnés par la doctrine qui veut que leur pensée et leur compréhension diffèrent de celles de la « science mâle blanche » en raison « de leur culture, de leur genre ou de leur race ». Je soupçonne que « surprise » serait un mot faible pour décrire leur réaction. (...) De nombreux scientifiques ont naguère pris activement part à la vie culturelle de la classe ouvrière de l'époque et cherché à compenser le caractère de classe des institutions culturelles au travers des programmes d'éducation ouvrière ou en écrivant des ouvrages sur les mathématiques, les sciences et d'autres sujets à destination d'un large public. Et les intellectuels de gauche n'ont pas été les seuls alors, loin s'en faut, à s'investir dans ce genre d'activités. Or je suis frappé de voir que les intellectuels de gauche d'aujourd'hui cherchent à priver le peuple opprimé non seulement des joies de la connaissance mais aussi des outils de son émancipation en lui annonçant que « le projet des Lumières » est mort et que nous devons abandonner les « illusions » de la science et de la rationalité — un message bien fait pour réjouir les cœurs des puissants, trop heureux de monopoliser ces instruments pour leur seul usage.

Extrait de « Science et rationalité » (1992), dans Raison & liberté, Agone, Marseille, 2010.